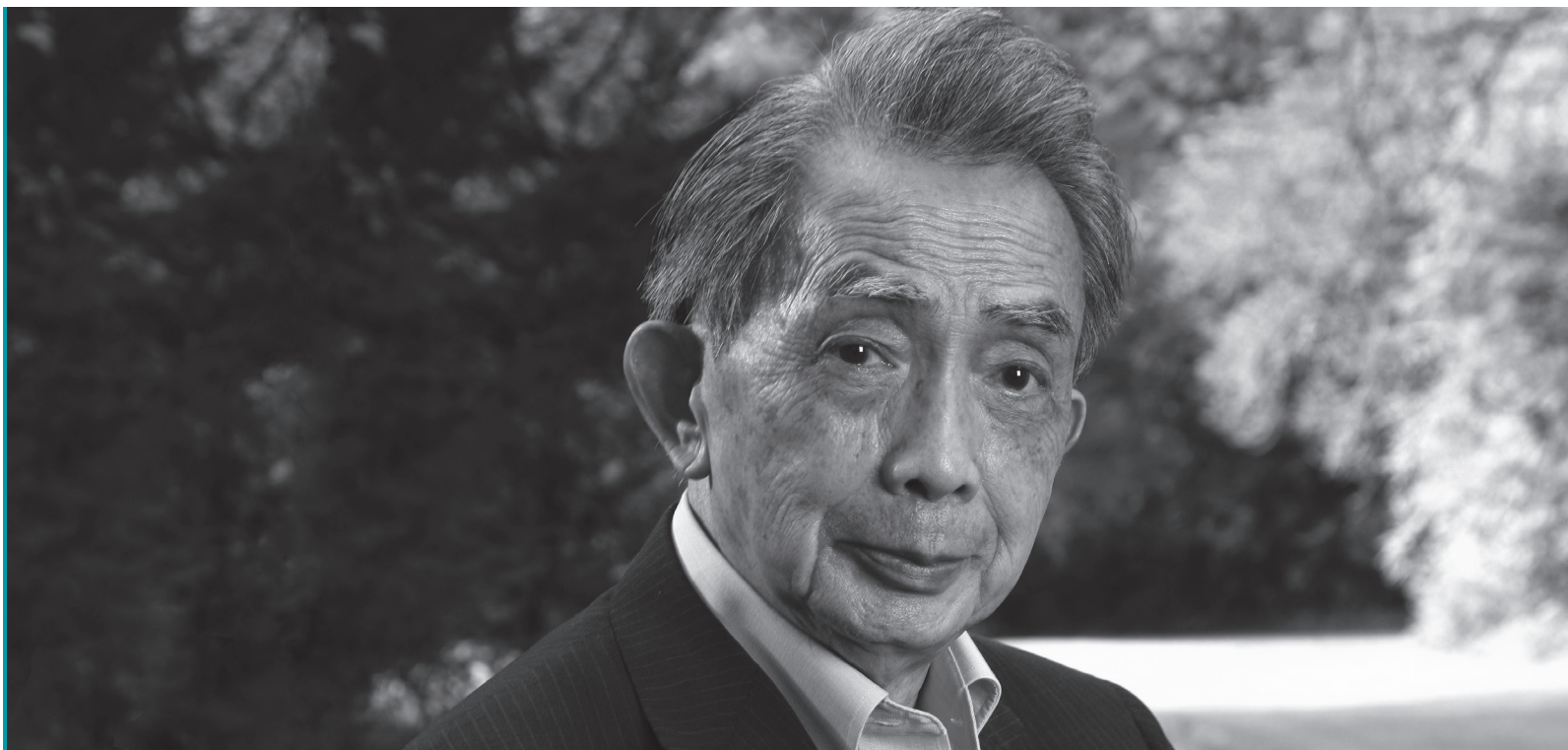


# L'Herne Cheng





# François Cheng

Ce Cahier a été dirigé par  
Olivia Mauriac

*Ce Cahier est publié avec  
le soutien du CNL*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.*

© Éditions de L'Herne, 2022  
Éditions de L'Herne  
55 rue Pierre-Charron - 75008 Paris  
lherne@lherne.com  
www.lherne.com

# Sommaire

- 9 **Avant-propos**
- 11 **François Cheng**  
*Quelques repères – Inédit*

## I – Le poète-pèlerin

### LIRE L'EUROPE

- 18 **Madeleine Bertaud**  
*« J'ai mérité la France »*
- François Cheng**
- 25 *Une longue route pour m'unir au Chant français – Inédit*
- 44 *Michaux, l'exode intérieur – Inédit*
- 47 **Daniel Tammet**  
*Le poète-pèlerin*
- François Cheng**
- 48 *Pèlerinage rilkéen – Inédit*
- 53 *Élégie de Lericci*
- 58 **Daniel-Henri Pageaux**  
*Moments italiens*
- 62 **Gisela von Wysocki**  
*François Cheng, bâtisseur de ponts, explorateur d'étrangeté*

### DIRE LA CHINE

- 66 **François Cheng**  
*« Je renonce à être fait dieu »*
- 70 **François Cheng et Bruno Solt**  
*L'art de transmettre ce que l'on sait – Entretien*
- 73 **Yinde Zhang**  
*François Cheng ou dire la Chine en français*
- 81 **Marc de Smedt**  
*Une saga éditoriale : Le Dit de Tianyi*
- 84 **Daniel-Henri Pageaux**  
*Le Dit de Tianyi : du roman de l'artiste au roman de la vocation*
- François Cheng**
- 92 *En amitié avec Michaux – Inédit*
- 97 *Le sourire de Jacques Lacan*
- 102 **Monique Grandjean**  
*Résonance*

## HABITER LA LANGUE FRANÇAISE

- 109 **François Cheng**  
*Discours de réception à l'Académie française*
- 116 **Christiane Rancé**  
*Sous le signe de François*
- 119 **François Cheng**  
*La juste voix*
- 123 **Guochuan Zhang**  
*Voix, voie, voir*
- 127 **Mohammed Aissaoui**  
*La poésie comme un chant populaire*
- 131 **Marie-Louise Scheidhauer**  
*Jusqu'à habiter la langue de l'Autre*
- 137 **Cheng Pei**  
*Note sur la traduction du Dit de Tianyi*
- 141 **Alain Mascarou**  
*François Cheng ou l'exil du trait*

## II – Le poète-artiste

### RENDRE HOMMAGE À LA PEINTURE CHINOISE

- 152 **François Cheng**  
*Par-delà l'Est et l'Ouest*
- 160 **François Cheng**  
*Pour saluer Chu Teh-Chun*
- 164 **Éric Lefebvre**  
*Voix poétique et vérité artistique : les écrits de François Cheng sur la peinture chinoise*
- 170 **François Cheng**  
*Szeto Lap – Inédit*
- 171 **Szeto Lap**  
*Lettre à François Cheng*
- 172 DOCUMENT : *Carte postale de François Cheng à Szeto Lap*
- 173 **Nicolas Gille**  
*Vers la triple excellence*
- 181 **François Cheng**  
*Poème à Kim En Joong*
- 182 **Yolaine Escande**  
*François Cheng et la calligraphie chinoise*
- 188 **Fabienne Verdier**  
*La balançoire*

### CHANTER PAR LES IMAGES UNE NATURE UNIVERSELLE

- 192 DOCUMENT : *Manuscrit du poème L'Eau*
- 193 **François Cheng**  
*L'Eau – Inédit*

- 196 **Michel Collot**  
*Poétique du paysage*
- 202 **Jean-Pierre Lemaire**  
*Le dragon et la fontaine*
- 204 **Robert Smadja**  
*Nature et mémoire dans l'œuvre poétique de François Cheng*
- 208 **Cheng Pei**  
*À l'écoute de « l'Orphée sorti d'ailleurs »*
- 217 **Sabine Badré**  
*La beauté, chemin de dialogue chez François Cheng*

### III – Le poète de l'âme

#### PENSER LE VIDE MÉDIAN ET LA TRIADE

- 224 **François Cheng**  
*Préface à la nouvelle édition de Vide et plein*
- 229 **Françoise Siri**  
*À la source du poème*
- 234 **Marc Petit**  
*Le Vide n'est pas rien*
- 240 **Agnès Lhermitte**  
*Éthique et mystique chevaleresques dans Quand reviennent les âmes errantes*
- 246 **Antoine Guggenheim**  
*Toute âme a un chant*
- 253 **Véronique Olmi**  
*Cher François Cheng*

#### EMBRASSER LA VOIE DU TAO ET LA VOIE CHRISTIQUE

- 258 **Alain Vircondelet**  
*Un poète au seuil*
- 262 **Madeleine Bertaud**  
*Du Tao à la « Voie christique », poésie et spiritualité*
- 267 **Gérard Bocholier**  
*Le chemin et la vie*
- 271 **André Velter**  
*Onze fugues immobiles avec François Cheng*
- 275 **Roger-Pol Droit**  
*La question du ciel*
- 278 **François Cheng**  
*Quatrains orphiques – Inédit*
- 283 **Bio-bibliographie**
- 285 **Contributeurs**





# Avant-propos

Olivia Mauriac

*Personne ne doit et ne peut dévoiler les mystères  
de l'existence humaine ; il y a sur le chemin de la vie  
des pierres contre lesquelles tout voyageur vient heurter.*

*C'est au poète de les signaler.*

Goethe

Il est des auteurs inclassables, François Cheng est de ceux-là. À la fois poète et écrivain, essayiste et calligraphe, d'origine chinoise et naturalisé français, élevé dans le taoïsme et baptisé à l'église catholique, prénommé Chi-Hsien (« célébrer la sagesse » en chinois) et rebaptisé François en hommage à l'*Alter Christus* d'Assise, François Cheng porte en lui une réalité duelle, secret de l'union féconde du *yin* et du *yang*. Selon la pensée chinoise, cette dualité se fait alors ternaire, élevée par le souffle du vide médian vers une transformation créatrice qu'il incarne depuis son arrivée à Paris en 1948. Lui qui échappa à la révolution culturelle en Chine dut mener la sienne en France en établissant un dialogue, sans maîtriser encore la langue de son pays d'adoption, entre l'Empire du Milieu et le monde occidental. C'est ainsi qu'il poursuivit des années durant un travail solitaire et éprouvant de passeur ; à la fois poète traduisant en chinois la quintessence de la poésie française et esthète initiant le lectorat français à l'infinie subtilité de la peinture chinoise.

C'est vingt ans après son installation en ce « pays du Milieu » de l'Europe occidentale que François Cheng commence à écrire en français : « En embrassant une autre langue, j'ai éprouvé cette ivresse de renommer les choses à neuf comme au matin du monde. » Il faudra attendre deux décennies encore, une cinquantaine d'ouvrages de poésie et de calligraphie et l'aube de sa soixante-dixième année avant qu'il ne s'attelle à la fiction, « le mentir-vrai » selon la formule d'Aragon, et ne publie en 1998 son premier roman « Le Dit de Tianyi » qui

reçoit le prix Femina la même année. De son œuvre même, objet de colloques en France et à l'étranger et couronnée par de nombreux prix littéraires, et selon le constat de son auteur, se détachent neuf ouvrages qui se déclinent sur un rythme ternaire. François Cheng recense en effet trois trilogies de trois romans : *Le Dit de Tianyi*, *L'Éternité n'est pas de trop*, *Quand reviennent les âmes errantes* ; trois essais : *Cinq méditations sur la beauté*, *Cinq méditations sur la mort*, *De l'Âme* et trois recueils de poèmes : *À l'orient de tout*, *La vraie gloire est ici* et *Enfin le royaume*. Une vie, une œuvre et une réflexion placées sous le signe du chiffre trois qui prend sa source dans l'Antiquité chinoise avec la triade confucéenne (le Ciel, la Terre et l'Homme), l'Égypte ancienne avec la triade (corps, âme, esprit), l'Antiquité grecque avec la triade platonicienne (le « vrai », le « beau », le « bien ») et le dogme chrétien de la sainte Trinité.

Ternaire également le *Cahier de l'Herne* qui lui est aujourd'hui consacré. Ce volume entend mettre au jour les lignes de force de cette voix singulière à travers trois chapitres (le poète-pèlerin, le poète artiste et le poète de l'âme) qui explorent l'ensemble des thèmes de son œuvre polymorphe sans les cantonner à une table des matières formellement thématique. Car, chez François Cheng, et en dépit de la pluralité des médias qu'il utilise, tout est intrinsèquement lié, sur la voie de l'harmonie. Harmonie rime ici avec poésie. En préambule de ce volume, il annonce : « Je ne me reconnais de statut que celui de poète ». Une déclaration liminaire qui détermine le fil conducteur et la

structure même de cette édition.

Les textes d'écrivains, de journalistes, de poètes, de traducteurs, d'artistes, de philosophes, d'ecclésiastiques et d'universitaires dialoguent ici avec les écrits (poèmes, récit, correspondance) et un ensemble de douze calligraphies de la main du maître. Tous reflètent cette lumière que sa poésie leur apporte.

Embarquer dans l'œuvre de François Cheng revient à faire un long voyage dont on ne revient jamais tout à fait. À la fois lent et fulgurant, à travers l'espace et le temps, de l'Extrême-Orient à Paris en passant par la Suisse et l'Italie, le « poète-pèlerin » marche sur les traces de Shelley et de Rilke et à la rencontre

de Michaux et de Lacan.

Le poète est aussi artiste. Il quitte alors la plume pour le poil de martre, la mine pour le pinceau. Son écriture se fait plus limpide encore au contact de l'eau pour devenir symbole et élever, au-delà des mots et de la fracture entre deux cultures, un pont entre le monde chinois et l'univers occidental, entre l'Homme et la nature.

Mais l'œuvre de François Cheng est aussi et avant tout une invitation au silence et à la méditation. Seule une pensée comme la sienne, forgée par la cosmogonie chinoise, peut amener le lecteur à sonder les confins de l'âme et de la vie.

*Je tiens à remercier vivement ici tous les contributeurs de ce Cahier, Joseph Cui, l'équipe de l'Herne, et en particulier Lucie Lallier et Flore Navarro, et bien sûr François Cheng à qui je laisse maintenant la parole.*

# Quelques repères

François Cheng

I — L'aboutissement de la Création n'est pas l'univers physique du Cosmos, mais la Vie. Certes, le Cosmos nous frappe par sa vastitude sans limite, alors que la Vie se répand dans un espace restreint, même si d'autres planètes pourraient être habitées. Cette écrasante disproportion de volume ne doit pas faire oublier une différence tout aussi écrasante de substance. L'univers physique est inconscient ; il ignore sa propre existence. La Vie, elle, est consciente ; elle voit et se voit, elle connaît la réalité de l'univers physique jusqu'à un certain degré, et, au niveau humain, elle est capable de s'interroger sur sa propre destinée au sein de ce Cosmos. Le mouvement de l'univers physique est mécanique et répétitif. L'ordre de la Vie, en revanche, est en devenir, comportant étapes et étages qui ouvrent sur de possibles dépassements.

Nous sommes donc là et nous observons. La splendeur des milliards de galaxies aux feux entrecroisés nous impressionne, nous stupéfie. Cependant, que de fois, face à la sublime scène d'un soleil levant ou d'un couchant, nous nous disons : « Cela est sublime parce que nous l'avons vu, sinon, tout serait en pure perte, tout serait vain. » Nous prenons soudain conscience que nous sommes l'œil ouvert et le cœur battant de l'univers. Si nous sommes à même de penser l'univers, c'est que l'univers pense en nous. Grâce à la Création, à partir du Rien, une immense chose est arrivée : l'univers ? non, la Vie. C'est la vraie aventure, la seule, et nous en faisons partie.

Ces innombrables étoiles qui indéfiniment tournoient, en dépit de leur magnificence, nous paraissent à la longue une énormité. Cette énormité, privée de notre regard et de notre émotion, pourrait provoquer une sensation d'insondable absurdité. C'est ce qui, après Pascal, arrive à Stephen Hawking, le grand

astrophysicien récemment disparu. Après une vie vouée à de vertigineux calculs pour savoir comment fonctionne l'univers physique, il a lancé une phrase lapidaire : « Cet univers, au fond, ne serait pas très intéressant s'il n'y avait pas d'êtres qu'on peut aimer. »

De nos jours, nous portons aux astrophysiciens une immense admiration. Nous avons raison. Leurs recherches et découvertes sont une contribution inestimable. Mais quand ils s'érigent en maîtres à penser, avec des affirmations du genre : « Nous sommes des poussières d'étoiles », voilà qui ne laisse pas d'inquiéter. L'aventure de la Vie dont nous sommes la fine pointe est d'un autre ordre. Nous pouvons échouer ; cela n'enlève rien à la complexité de cet autre ordre qui ne saurait être réduit à la seule matière.

Ici, j'entends la voix qui m'interrompt : « Mais voyons, nous pourrions échouer, dites-vous. Il y a pire : la Vie disparaîtra bien, comme poussière au vent, et avec elle tout le souvenir de l'existence humaine ! Soyons humbles et lucides. » En toute humilité, je donne ma réponse : « Qu'en savez-vous ? Nous qui ignorons l'Origine qui a présidé à tout, sommes-nous qualifiés pour dire le mot de la fin ? La puissance qui a été capable d'engendrer l'ordre de la matière et celui de la Vie n'est peut-être pas aussi bornée et à courte vue qu'on l'imagine. Tout ce qui est arrivé n'est-il de sa part qu'un soubresaut désinvolte, ou le résultat d'une simple chiquenaude ? La vision dont je suis issu, vision de la vie fondée sur l'idée de la mutation, offre, elle, une perspective ouverte.

II — Dans la nature, les espèces et les êtres qui la composent ont tous une identité plus ou moins définie, sauf l'homme. Possédant une âme et doué d'esprit, il est en devenir, appelé

sans cesse au dépassement. Selon l'expression juste de Pascal : « L'homme passe l'homme ». Quand le génie de celui-ci est au service du mal, il est en capacité de détruire l'ordre de la vie même. En revanche, en lui réside aussi le désir de s'élever. Ce désir, ne s'assignant pas de limite, lui permet de prendre part au devenir de la Voie. Dans ce cas, la nécessité pour lui de se relier à une transcendance s'avère vitale. Platon l'avait bien compris : si l'homme veut atteindre la pleine mesure de l'humain en bien, il ne peut se contenter de fixer le critère de l'exigence en deçà de lui-même ; il lui faut tendre vers un au-delà, vers un divin dialogal et persuasif, garant de la vraie vie ouverte. À travers les leçons des pythagoriciens, Platon aurait pu comprendre que la vérité d'un triangle ne se révèle pas à celui qui reste à l'intérieur du triangle. Il lui faut prolonger chaque côté d'une ligne en suspension ; autrement dit, c'est depuis l'au-delà du triangle que se révèlent les lois qui la régissent.

Cette nécessité de ne pas fixer notre perspective en deçà du seul humain s'imposera plus tard, lorsque, avec l'avènement des Lumières, naîtra l'humanisme moderne. Celui-ci constitue un évident progrès par rapport aux âges précédents. L'histoire qui a suivi a prouvé cependant qu'un humanisme privé d'une vraie transcendance est voué à l'échec. Par vraie transcendance, nous entendons l'authentique source de la Vie, *un divin* qui est, non un a-humain, encore moins un inhumain, mais un suprahumain capable de reprendre tout l'humain et de l'orienter vers l'Ouvert de la transformation. L'homme qui pose le critère de valeur en deçà de lui-même, alors que l'on sait le mal radical dont il est capable, a de quoi nous faire craindre le pire. « C'est humain », expression apparemment anodine, relativise et excuse bien des fautes et des crimes. Mesure de toutes choses, n'ayant pour horizon que sa propre volonté de puissance et ses propres désirs de jouissance, l'homme, de révolution en révolution, a mené la marche de la Vie jusqu'aux catastrophes du xx<sup>e</sup> siècle. Aucune révolution n'a réussi à échapper à une forme de terreur, parce que ceux qui se soulèvent au nom de la justice, une fois au pouvoir, deviennent souvent d'implacables oppresseurs, tout en se disant justiciers.

Un homme, près de nous, a saisi ce phénomène. Dans son livre *L'Homme révolté* Camus affirme que pour prévenir tout ordre répressif, l'homme doit rester un être en perpétuelle révolte. C'est un principe simple et clair. Il risque seulement d'être insuffisant pour répondre à toute la complexité du drame humain. Une posture uniquement conflictuelle peut durcir l'âme et étouffer en l'homme d'autres dimensions de son être. La guerre d'Algérie, touchant l'écrivain de près, lui a fait voir que le problème de la justice est loin d'être simple. Il a fini par déclarer : « Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère. » Que serait une justice sans une chance de bonheur par la beauté et l'amour ?

III — Une vingtaine d'années après mon arrivée en France, j'ai embrassé la Voie christique. Ce faisant, je ne me situe pas par rapport à une institution ou une croyance. J'épouse tout simplement une vérité qui a été vécue jusqu'à ses extrêmes conséquences. Ainsi, de la Voie du Tao qui atteste les grandes lois de la marche de l'univers vivant, j'accède à la Voie incarnée de celui qui déclare : « Je suis la voie, la vérité, la vie. » De l'une à l'autre, il n'y a pas eu de hiatus, de rupture ; cela n'a entraîné, chez moi, aucun renoncement. Au contraire, ce fut une progression qui, au fur et à mesure, me révèle, dans toute sa profondeur, une possible issue de la destinée humaine.

En montant sur la croix, le Christ a affronté le mal radical, cela au nom de l'amour absolu. Par cet acte unique, il a tenu les deux bouts : le sacrifice suprême qu'il a assumé est la preuve même de l'absolu de son amour. Cet acte est accompli une fois pour toutes ; personne ne peut aller plus loin. Une vérité s'est offerte là, d'une exigence extrême ; à chacun de mesurer la sienne par rapport à elle.

IV — Nous l'avons dit plus haut, l'homme possède une âme ; il est doué d'esprit. La constitution de son être n'est pas duelle (corps-esprit) mais ternaire (corps-âme-esprit). Se limiter au binôme corps-esprit est un appauvrissement. On a affaire là à un système clos où l'esprit court le risque de se soumettre à la tyrannie du

corps, tant les besoins de celui-ci sont impérieux et insatiables. De nos jours, bien des penseurs éminents ne proposent en fait qu'un hédonisme plat et unidimensionnel qui pousse une morne répétition jusqu'à l'écoeurement, comme un serpent qui se mord la queue. L'âme, reliée à l'Origine et animée par le souffle de vie, constitue bien le troisième élément capable de rompre la fermeture.

Il y a comme un partage des tâches entre esprit et âme, chacun exerçant son pouvoir dans des secteurs spécifiques. Comme il se doit, l'esprit fondé sur le langage régit toute l'organisation sociale de la vie humaine. Il règne en maître dans les domaines de la réflexion philosophique et des recherches scientifiques. L'âme demeure un élément essentiel dans les domaines qui font appel à l'énergie intuitive et à l'élan du cœur, domaines difficiles à définir et pourtant vitaux : ceux-ci ayant trait à la beauté et à l'amour. La création artistique, à son niveau le plus élevé, unissant nécessité et liberté, constitue un des accomplissements suprêmes de l'humanité. L'amour aussi est une voie d'âme par laquelle l'homme approfondit sans cesse sa sensibilité comme son esprit, voie ascendante le menant à la *sainteté*, au sens le plus général du mot.

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, on voit que l'homme est un être capable de raison, et dans le même temps habité par la passion. Il convient que la raison régule la passion, sans la tuer. Une société totalement rationnelle, composée de personnes aux comportements uniformes, serait amenée inévitablement à devenir une société concentrationnaire. Notre engouement pour les robots qui semblent techniquement supérieurs à l'esprit contient un danger ; une robotisation trop complète mène justement au type de société dont nous parlons. Dans ce contexte, l'âme affirme sa nécessité avec plus de netteté car la définition même de l'âme est cette part en chacun de nous qu'un robot ne peut jamais remplacer.

V — Durant ma longue vie, j'ai publié un assez grand nombre d'ouvrages. De cet ensemble émergent certaines œuvres plus marquantes que d'autres. J'ai pu constater, après coup, que mon esprit à la démarche ternaire m'avait amené, comme instinctivement, à composer trois « trilogies », à savoir trois romans : *Le Dit de Tianyi*, *L'éternité n'est pas de trop*, *Quand reviennent les âmes errantes* ; trois essais : *Cinq méditations sur la beauté*, *Cinq méditations sur la mort*, *De l'âme* ; trois recueils de poèmes : *À l'orient de tout*, *La vraie gloire est ici*, *Enfin le royaume*. Des trois genres, le plus fondamental, pour ce qui me concerne, est la poésie. De fait, je ne me reconnais de statut que celui de poète.

Il est une poésie qui exalte sensation et sentiment. Il en est une autre qui fait davantage appel à la conscience. Toutes deux se trouvent dans mon chant. Mais ma poésie se veut avant tout quête de l'Être qui se manifeste dans ses fondamentales intentionnalités. Mes vers n'ont de cesse d'interroger le mystère de notre destinée au sein de l'univers vivant. « Chanter, c'est être », cet adage de Rilke, je le fais mien, parce que je reconnais le Verbe comme la part transcendante de l'humain, lui permettant de prendre part au devenir de la Voie.

Du coup, la demeure du poète se situe au cœur du Double-Royaume, et son chant se révèle forcément orphique. Unir les voix des vivants et des morts en d'inséparables flux, restituant par là la grande rythmique du courant éternel de la Vie, telle est bien la « mission » du poète qui, pour être digne de ce nom, se doit d'assumer, ne serait-ce que mentalement, les conditions extrêmes de la vie humaine.

Je m'exprime en français. Je suis convaincu que cette langue retrouvera sa vocation universelle. Par la rigueur de sa structure et par son exigence de style, c'est une langue à étages qui tire l'esprit vers le haut. Elle conserve virtuellement en elle l'irrépressible résonance prophétique.